

Henri Roorda

LES SAISONS INDISCIPLINÉES



Les Saisons indisciplinées

HENRI ROORDA

Les Saisons indisciplinées

Édition établie par
GILLES LOSSEROY
avec la collaboration de
DORIS JAKUBEC & CARINE CORAJOURD

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

Ouvrage publié avec le soutien du Centre d'Études Littéraires Jean Mourot (Université de Lorraine), du Centre de Recherches sur les Lettres Romandes de l'Université de Lausanne et de l'Association des Amis d'Henri Roorda (Lausanne).

Remerciements à Lorraine Chaumont, Laure-Adrienne Rochat, Philippe Catonné, Michel Froidevaux, Daniel Maggetti, Prof. Michel B. Vallotton.
© Éditions Allia, Paris, 2013.

LE JARDINIER DU DÉSORDRE

In memoriam Janette Laverrière

JANETTE Laverrière, grande dame du *design*, s'est éteinte à Paris le 1^{er} janvier 2011, trois jours après avoir soufflé sa cent deuxième bougie. Avec elle disparaît sans doute la dernière personne à avoir connu Henri Roorda. Mais son souvenir vibre encore chez quelques vieux Lausannois qui n'oublient pas le témoignage de tel ou tel aïeul qui eut Roorda comme professeur, avec une émotion qui s'est transmise à travers les générations. L'extravagance de ses méthodes mais aussi, au-delà de l'enseignement, sa personnalité singulière marquèrent l'esprit de ses élèves, en cette terre vaudoise alors peu encline à cultiver des talents originaux et qui recouvrit de son silence compassé la mémoire de son unique humoriste. À quelques voix près... dont celle de l'écrivain Edmond Gilliard qui, dans son déchirant *À Henri Roorda*, rend un hommage poignant à son ami suicidé.

Devant la centaine de pépites que recèlent les recueils de chroniques qu'Henri Roorda (1870-1925) publia, la tentation était grande pour le chercheur d'aller remuer le vieux papier en quête de quelques trésors oubliés... *Quelques ?...* Si l'on s'en tient aux seules collaborations régulières de Roorda dans la presse de Lausanne et de Genève entre 1917 et 1925, ce sont près de quatre cent vingt chroniques publiées sous le pseudonyme de Balthasar, inédites en volume, que nous avons découvertes avec ravissement. Et plusieurs dizaines d'articles, voire d'essais pédagogiques, signés Henri Roorda van Eysinga, disséminés dans différents périodiques, ne demandent qu'à connaître le même sort que la sélection que nous proposons ici et qui constitue la moitié des chroniques non publiées en volume. Nous avons écarté les plus datées ou les plus factuelles, pour ne garder que le meilleur de ce qui, en matière d'écriture, constitua l'activité la plus régulière de l'auteur.

Chronique... Le terme sied à Roorda. Anarchiste chronique, pédagogue chronique, humoriste chronique ; autant qu'épicurien, dépressif et désabusé : chronique. Car le mot, quel qu'en soit le sens, enracine dans le temps l'écriture autant que la douleur, comme un mal familial enfoui parfois dans les profondeurs familiales... De son père Sicco, bouillant pamphlétaire et ingénieur retors, Henri a d'abord – voire exclusivement – hérité du peu de goût pour l'ordre, de la sensibilité à l'écriture et de la fibre libertaire.

Sicco Roorda van Eysinga est né en 1825 aux Indes néerlandaises, à Batavia, l'actuelle Jakarta. Les différents postes qu'il y occupe – lieutenant du génie, codirecteur de journal, administrateur de plantation – tournent

court en raison de son caractère irascible. Le dernier, ingénieur des ponts et chaussées, sonne le glas de ses rapports avec l'administration coloniale et ulcère son épidermique sensibilité humaniste devant la misère et l'exploitation des populations indigènes. C'est dans ces circonstances que "jaillit brusquement de [son] cœur enragé"¹ le poème-pamphlet *Malédiction*, qui appelle sans détour à la révolte sanglante. De ce poème il fera son viatique littéraire, auréolé de l'adoubement du grand Multatuli à qui il avoue sa dette envers le roman *Max Havelaar*. Faut-il le rappeler? Conçu comme une machine de guerre anticoloniale, ce dernier n'est rien moins qu'un des plus grands et improbables romans de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Ce n'est pourtant pas sa *Malédiction* qui lui vaut les plus graves ennuis, mais un autre pamphlet où il heurte frontalement le tabou du statut des princes indigènes en dévoilant les relations que certains dirigeants hollandais corrompus entretiennent avec eux. L'occasion est trop belle pour l'administration néerlandaise de se débarrasser de ce chevalier blanc tombé au rang de pestiféré au sein de sa communauté nationale. En 1864, il est condamné au bannissement pour manquement à l'honneur. Retour sans ménagement ni pension vers une mère patrie où on comprend qu'il s'attarde peu... juste le temps d'y convoler en 1867 avec Selinda Bolomey, arrière-petite-fille du peintre Benjamin Samuel Bolomey. Direction Bruxelles pour une brève période... juste le temps d'y donner naissance à deux enfants et de veiller sur leurs premiers pas: Marie en 1869 et Henri Philippe Benjamin en 1870. Quand la famille quitte Bruxelles pour les rives suisses du Léman, le jeune Henri, âgé de deux ans, emporte dans son bagage une riche hérédité intellectuelle, appelée à s'enrichir encore, mais pesante, et dont le poids ne va cesser de s'alourdir. Avec l'exil suisse commencent les années d'une lente dérive: paternelle vers la dépression, et familiale vers l'endettement, dont Henri et sa belle-mère Jenny hériteront à la mort du père, qui s'est remarié en 1877 après la disparition de Selinda en 1875.

Après un nouvel échec professionnel comme ingénieur des chemins de fer, l'impétueux Sicco, qui se pense désormais en écrivain – maudit –, vivote de sa plume de correspondant pour la presse batave. D'anticolonialiste empirique, il se rapproche de l'orbite du socialisme réformateur, avant que sa trajectoire ne soit déviée par l'entrée en scène en cette terre d'asile de deux ténors de l'anarchisme fin de siècle: Élisée Reclus et Ferdinand Domela Nieuwenhuis. Exil, formation intellectuelle,

1. Rob Nieuwenhuis, *Mirror of the Indies*, "Four Eccentrics", 1972.

culture protestante scellent vite une amitié durable. Le premier lui ouvre les pages de sa *Géographie universelle*, le second celles de sa revue *Recht voor Allen* (Justice pour tous), où Roorda trouve à s'illustrer par quelque nouveau brûlot. Le vieux Sicco, qui commence à correspondre avec Kropotkine, a définitivement basculé du réformisme à l'anarchie, et ses mentors, qui ont leur couvert dans la grande maison de Clarens, seront également ceux d'Henri qui déclarera plus tard : "J'ai été élevé sur les genoux d'Élisée Reclus."

C'est avec Domela junior qu'Henri fourbit ses premières armes d'apprenti anarchiste. Dans les lettres à son père, le jeune condisciple d'Henri dresse le portrait d'un brillant adolescent – que son père laisse scandaleusement fumer le cigare –, passé maître dans l'art de convertir ses camarades à l'athéisme. Ils dissèquent Voltaire pour en prendre le contre-pied et comptabilisent les nouveaux convertis. L'adolescent annonce un jeune homme assoiffé de connaissances, qui conjugue avec bonheur ses prédispositions pour les mathématiques avec son goût pour les humanités. "Henri a des goûts littéraires très prononcés, et comme ses mathématiques lui laissent beaucoup de loisirs, il s'est mis à étudier le grec et le latin", écrit Jenny à Nieuwenhuis en mars 1888. Compromis qui, à l'âge adulte, confindra au déshonneur.

Quant au fils de Nieuwenhuis, qui semble très admiratif, il recopie pour son père un ancien devoir d'Henri qui lui valut à quatorze ans un prix de vingt francs pour la meilleure composition. Sur le thème du courage moral, Henri rédige un "dialogue philosophique" enlevé entre un fils défendant le courage physique et une mère dont les arguments en faveur du courage moral finissent par l'emporter. Question très sensible qui ressurgit ultérieurement dans la correspondance des années de formation avec Reclus et Nieuwenhuis père, pendant la période des attentats anarchistes. Reclus admire Ravachol et admet la violence quand elle n'est pas aveugle, mais il lui préfère le verbe comme il l'exprime à son jeune disciple dans une lettre du 25 mars 1892. Trois mois plus tard, Henri, qui fomenta un "roman anarchiste", reprend à son compte les paroles de l'oracle dans une lettre à Nieuwenhuis père, qui sonne comme le *credo* de l'apprenti propagandiste. Dans une autre lettre, du 30 juin 1894, il justifie l'attentat contre Sadi Carnot, parfaitement ciblé celui-là, et se projette en écrivain :

Quand j'aurai le bonheur d'écrire, j'exciterai toujours à la révolte plutôt que de conseiller la soumission.

La question de la responsabilité de l'intellectuel est évacuée d'un revers de manche :

Dois-je changer d'avis parce qu'en écrivant de la sorte je suis plus ou moins responsable des actes violents, des meurtres même que mes lecteurs pourront commettre? Ma foi, non! (...) Tant pis pour ce qui arrivera. Encore une fois les vrais responsables sont ceux qui veulent maintenir le mal et non pas les autres.

Mais peu à peu le ton change. Un an plus tard, le jeune professeur écrit à Max Nettlau, historien du mouvement anarchiste en Allemagne: "Je ne suis guère bon qu'à donner des leçons et je me dis que même dans mon enseignement je pourrai être anarchiste." Quelques années encore, et les contingences de la réalité auront définitivement émoussé les angles de l'enthousiasme littéraire. Roman abandonné, contes inachevés... adieu rêves de jeunesse. La carrière embrassée n'est pas celle de l'écrivain, mais celle plus prosaïque – et lucrative – du professeur de mathématiques; de l'enseignant résigné – "je ne le suis pas dans l'âme, je ne le suis pas physiologiquement; mais je le suis six ou sept heures par jour; et cela m'empêche souvent d'être autre chose" – comme il le confie à Amédée Dunois¹ en 1906. Il se plaindra toute sa vie du poids des leçons à donner, du pensum alimentaire des manuels d'algèbre, géométrie, arithmétique et autre calcul mental à rédiger. Les élèves? Le portrait-charge qu'il en fait à Jacques Gross² en 1904 est sans appel: "jeunes filles qui sont neuf fois sur dix des dindes", victimes selon lui de l'alcoolisme congénital et de la bigoterie conjugués.

Alors? *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*, comme l'écrit Henri en 1917? Voire... Car il va mettre à profit les moments de répit que lui laissent ses leçons pour multiplier conférences et articles. Et c'est finalement sur ce terrain que Roorda trouve sa véritable place au sein du mouvement

1. Nom de plume d'A. Catonné. Né en 1878 et de sensibilité libertaire, il est en 1906 l'un des principaux collaborateurs de la revue *Les Temps nouveaux*. Dunois rompt avec l'anarchisme et entre à la SFIO en 1912. Journaliste à *L'Humanité* à partir de 1913, il en devient le secrétaire général en 1918. Pacifiste, proche de Jaurès, il est à la table de ce dernier au Café Croissant quand il est assassiné le 31 juillet 1914. Dunois adhère au PC mais démissionne dès 1927, pour revenir à la SFIO en 1930. Il choisit de rester à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale. Arrêté en 1944, il meurt au camp de Bergen-Belsen en mars 1945.

2. Jacques Gross (Mulhouse, 1855-Genève, 1928). Anarchiste et franc-maçon. Ses activités dans le commerce du tabac lui permettent de voyager librement à travers l'Europe, tout en collaborant à nombre de revues libertaires, anonymement ou sous divers pseudonymes. Il met à profit ses déplacements professionnels pour diffuser ces revues plus ou moins clandestines. Il est lié d'amitié avec la plupart des leaders anarchistes et entretient une abondante correspondance avec les activistes de l'Europe entière qu'il n'hésite pas à aider financièrement (correspondance conservée à l'Institut international d'Histoire sociale d'Amsterdam).

anarchiste : il en sera l'un des plus brillants pédagogues, dont on mesure seulement aujourd'hui la portée de l'œuvre, occultée en son temps par d'autres figures plus en vue mais pas nécessairement plus pénétrantes et desservie par la paternité d'un humoriste, nonobstant l'usage d'un pseudonyme. Quel crédit donnerait-on à un projet éducatif signé Alphonse Allais ou Tristan Bernard ? Quant aux quelques témoignages écrits sur Roorda enseignant, ils attestent de la trace indélébile qu'il a laissée. Dans la revue *Le Mois théâtral* de l'hiver 1958, consacrée au théâtre de Roorda, Samuel Chevallier se souvient, sous le titre "Mon maître Balthasar" :

Première leçon de maths, je vois entrer un gaillard interminable, vêtu de bleu marine, engoncé dans un faux col d'une hauteur inhabituelle, brandissant d'une main une serviette et de l'autre un torchon pour le tableau noir. Une tête étonnante surmontée d'une calvitie en coup de sabre.

Il entre, nous regarde et, d'une voix à la fois forte et mielleuse, commence. En ces termes, exactement :

– Messieurs, asseyez-vous les uns les autres et croisez vos bras sur la poitrine de votre voisin immédiat.

D'inspiration franchement rousseauiste, Roorda, comme l'auteur de *L'Émile*, prône une école désintéressée, attachée à former des hommes et non des citoyens serviles. Depuis "L'École et l'apprentissage de la docilité" en 1898 jusqu'à *Avant la grande réforme de l'an 2000* l'année de sa mort, toujours un brin provocateur et sans jamais se départir de son humour à froid, Roorda, qui à aucun moment n'a oublié Reclus, en appelle à un enseignant "enthousiaste", à un "entraîneur" capable de produire de "l'émerveillement". Il pourfend le vernis de la culture générale, les apprentissages inutiles, la domestication des corps contraints à l'immobilité et plaide pour une école au service de l'épanouissement de l'enfant. Fin 1907, il est sollicité directement par Francisco Ferrer, l'éminent pédagogue libertaire catalan, pour collaborer à sa revue *L'École Rénovée*. Et après l'exécution de Ferrer à Barcelone au terme d'un procès inique, Roorda participera à la fondation de L'École Ferrer de Lausanne ; il en rédigera même, anonymement, la *Déclaration de principes*. Crainte légitime d'être inquiété que confirme Jean Grave, le patron des *Temps nouveaux* dans une lettre de 1907 ou 1909 : "Il est professeur de mathématique à Lausanne, c'est pourquoi il [n'] a pas signé de son nom." Ses conférences publiques, à l'auditoire parfois clairsemé, ont su toucher les enseignants et les parents d'élèves au-delà des cercles libertaires, tout comme ses articles, qui parurent dans de confidentielles revues militantes avant de trouver leur

place dans la prestigieuse *Revue blanche*. C'est d'ailleurs en périodiques que la majeure partie de l'œuvre de Roorda, pédagogique et humoristique, fut publiée.

1894 voit paraître son premier article, "Le Goût des larmes", dans *Le Journal* d'Alphonse Allais, choix qui témoigne de la filiation dans laquelle s'inscrit le jeune homme. Ce sera sa seule collaboration à la revue de l'humoriste. Roorda reprendra d'ailleurs son texte sous le même titre dans *La Tribune de Lausanne* du 14 décembre 1919 en rappelant qu'Allais – mort en 1905 – ne l'a jamais rémunéré pour son article :

Alphonse, dans l'ombre sépulcrale où tu t'enfonces, sache que je ne t'en ai pas voulu. C'est moi qui reste ton débiteur.

Roorda emprunta en guise de rétribution quelques titres à son illustre aîné avec une rubrique intitulée "Ne nous frappons pas" dans la *Gazette de Lausanne*, et une chronique : "On n'est pas des bœufs"¹. Mais en 1894, l'écrivain novice a encore bien des difficultés à placer ses articles. Ce n'est qu'en 1896 que paraît le deuxième, "Une Trahison", dans *Les Temps nouveaux*, sous le pseudonyme de W. Johnson. Dans cet article sur Dreyfus, dont la correspondance avec Reclus et les faits mentionnés indiquent qu'il a été écrit à la mi-janvier 1895, Roorda, comme la majorité de l'opinion d'alors, tient Dreyfus pour coupable (Picard n'entre en scène qu'à l'été 1896 et Zola en 1898...), mais fustige la meute des vertueux aboyeurs car ce *crime* est selon lui la faiblesse la mieux partagée. En outre, cette trahison s'exerce dans un contexte militaire qui la rend très relative... Ce nouvel article tient autant du billet d'humeur – et d'humour – que de l'analyse politique. Sa plume aiguisée, son sens de l'observation et de la formule, son humour détaché feront merveille dans la concision qu'exige la chronique de presse.

Ce n'est qu'à partir de 1917 que commence véritablement la carrière de chroniqueur de Roorda, c'est-à-dire l'activité régulière de *Balthasar*, pseudonyme emprunté au personnage dont Rembrandt a immortalisé les excès de table. Transformant en farce le fameux festin du roi de Babylone, Roorda-Balthasar met sur le compte de l'emprise de la boisson la vision de l'énigmatique inscription "Mané, Thécél, Pharès" et la défaite de cet ancêtre qui mourut "enseveli sous les bouteilles cassées". Ses descendants, explique-t-il dans son dernier *Almanach*, furent maudits jusqu'en 1917 quand "le dernier d'entre eux (...) entra résolument dans le

1. Voir *infra* p. 60.

journalisme pour réhabiliter son aïeul”. Or, si en 1925 Roorda fait naître rétrospectivement Balthasar en 1917, indiquant par là ce qu’il considère comme son entrée dans la carrière, il passe sous silence ses tentatives antérieures. Le pseudonyme existe au moins depuis 1913 comme en atteste la correspondance avec Dunois : “Il faut signer Balthasar”, indique-t-il à Dunois le 20 avril 1913 pour le cas où *L’Humanité* publierait ses fables. Le 7 mai suivant, il souligne même : “Ne dis jamais à personne que Balthasar c’est moi.” Le fonctionnaire de l’Éducation reste prudent...

Ses premières collaborations régulières sont pour le quotidien *La Tribune de Lausanne* et le bimensuel satirique *L’Arbalète* qui lui est éditorialement lié. De juin à décembre, Roorda y donne huit chroniques. Puis six de fin 1920 au printemps 1921 à *La Crécelle*, autre bimensuel fondé comme le précédent par Maurice Hayward, mieux connu sous son pseudonyme de Varé, dont les textes et surtout les dessins paraîtront plus tard dans *Le Canard enchaîné...* et dans les *Almanach Balthasar*. Après *La Tribune*, c’est à la *Gazette de Lausanne* – qui paie mieux, comme il l’avoue à Gross le 11 février 1920 – que s’illustre Balthasar, de la fin 1919 à sa mort. Mais à partir de 1924, sa rubrique “Ne nous frappons pas !” ne paraît plus qu’une semaine sur deux. Depuis 1923, Balthasar est aussi demandé à la *Tribune de Genève* à laquelle il livrera près de cent vingt chroniques, dont quatre posthumes. Pendant ces neuf années, l’activité de Roorda est intense, car les chroniques hebdomadaires s’ajoutent aux cours, comme il s’en plaint à Gross dans la même lettre :

Je voudrais que le Bon Dieu m’envoyât des rentes. Cela me permettrait de ne plus donner de leçons (cela dure depuis 27 ans et demi) et de me consacrer à mon sport favori : écrire. Ces rentes me permettraient d’ailleurs d’avoir plus de talent, car je pourrais améliorer sans me presser mes élucubrations.

À quoi il faut encore ajouter les fascicules de mathématiques, les conférences, les articles pédagogiques, d’abord publiés dans des revues que l’on dirait aujourd’hui *alternatives* – *Les Temps nouveaux*, *L’Humanité nouvelle* – puis dans la *Gazette de Lausanne*. Outre les recueils de textes publiés, comme le *Roseau pensant* de 1923, Roorda produit plusieurs essais. Politique avec “Mon Internationalisme sentimental”, essai visionnaire paru dans *Les Cahiers vaudois* en 1914, dénonciation du nationalisme et appel à une Europe de culture plurielle; pédagogiques : *Le Pédagogue n’aime pas les enfants* en 1917, *Avant la grande réforme de l’an 2000* en 1925; philosophiques, la même année, avec *Le Rire et les rieurs*, où Roorda se propose d’interroger “quelques philosophes qui ont expliqué le rire” ou

encore *Le Débourage des crânes est-il possible ?* en 1924, où il traque les dérives du discours. Ces deux derniers ouvrages sont signés Balthasar, comme ses quelques pièces de théâtre, pour lesquelles il a parfois porté le costume, et les stupéfiants *Almanach Balthasar* – quatre livraisons pour les années 1923 à 1926 –, fruits des amours décomplexées entre l'*Almanach Vermont* et 391, la revue dadaïste de Francis Picabia. Il y eut aussi les collaborations éphémères par l'intermédiaire d'Amédée Dunois, l'indéfectible ami : à la *Grande Revue*, qui publie l'article sur Tristan Bernard en 1913. Roorda insiste alors pesamment pour qu'un exemplaire soit adressé à l'écrivain. Quelques mois plus tard Roorda reçoit enfin un billet de remerciement du grand Tristan : "Votre bel article semble émaner d'un esprit si lucide que je ne peux plus le relire..." Quelques collaborations avec *Le Merle blanc* en 1922 ; ou encore au printemps 1913 avec *L'Humanité*, à qui Roorda propose en vain et sans grande conviction quelques fables d'un humour de "mauvais goût", de l'avis même de leur auteur. Sans oublier l'ultime *Mon Suicide...* Dans aucun de ces écrits, aussi sérieux qu'en soit le propos, l'humour n'abdique. Roorda peint avec malice les mœurs de son temps et de ceux à venir, en même temps qu'il s'inscrit dans la tradition des grands moralistes. Osons un nom illustre : on pense à La Bruyère, tant il cultive le *style* tout en se méfiant de l'éloquence ; une page de Roorda est reconnaissable entre mille autres. Mais le véritable frère en chronique de Roorda, son *alter ego* littéraire, c'est à *La Montagne* qu'il faut aller le chercher en la personne d'Alexandre Vialatte. Humour absurde teinté de potache, bestiaire extravagant, goût pour le non-sens et les almanachs délirants, sentences parodiques, sens de la formule et tournures récurrentes – la banalité chez Roorda est systématiquement "éceurante", le Progrès ne se déplace que "sur son Char" –, tout rapproche ces deux princes du second degré, jusqu'au goût pour les mathématiques, jusqu'à l'extrême sensibilité, jusqu'à la tentation du suicide. Tous deux ont en outre à supporter l'étiquette – abusive – d'écrivains régionalistes. Notre fondu vaudois et le fou des Puy auvergnats se voient souvent réduits à une terre qui n'est la leur que pour être leur porte-voix, et non l'inverse. La parole du premier résonne d'un sol cantonal sur lequel il fut apatride, le second d'une *Montagne* de papier, lui qui n'était guère auvergnat que de plume. De trente ans son cadet, Vialatte, qui ignorait Roorda, entra en chronique sur le tard, à l'âge où Roorda quittait la vie.

Le suicide vient souvent recouvrir *a posteriori* d'un voile noir et abusif une existence à laquelle il donnerait à bon compte une explication ; de l'œuvre il livrerait la clef. On peut légitimement s'agacer de voir certains

auteurs réduits à la figure du suicidé. Pourtant, en publiant *Mon Suicide*, Roorda fait de sa mort sa création ultime et, par ce geste même, l'œuvre annexe le vivant, abolissant la frontière entre l'écriture et la vie. Au lendemain de sa disparition, les amis de Roorda reçoivent un billet d'adieu. Six mois plus tard, soixante ouvrages numérotés et ornés de magnifiques bois gravés sont envoyés chacun à leur dédicataire. En couverture, sous le nom d'Henri Roorda, une parenthèse précise : *Balthasar*, comme pour réhabiliter le premier que le second avait fini par occulter. Mais aussi pour confondre définitivement l'œuvre et l'homme. Balthasar est mort, vive Roorda ! Balthasar est mort... mais il rit encore et il signe l'avant-propos – l'oraison ? – où il avoue son hésitation sur le titre :

Après réflexion, je me dis que *Pessimisme joyeux* est une expression qui pourrait faire hésiter quelques acheteurs. Ils ne comprendront pas. *Mon Suicide* sera un titre plus alléchant. Le public a un goût prononcé pour le mélodrame.

Je voudrais que mon suicide procurât un peu d'argent à mes créanciers. J'ai donc songé à aller voir Fritz, le patron du Grand Café. Je voulais lui dire :

Annoncez dans les journaux une conférence sur *Le Suicide*, par Balthasar ; et ajoutez, en caractères gras : "Le conférencier se suicidera à la fin de sa conférence." Puis, en caractères plus petits : places à 20 fr., 10 fr., 5 fr. et 2 fr. (Le prix des consommations sera triplé.) Je suis sûr que nous aurons du monde.

Mais j'ai renoncé à mon idée. Fritz aurait sûrement refusé ; car mon suicide pourrait laisser une tache ineffaçable sur le plancher de son honorable établissement.

Le pessimisme de Roorda, aussi joyeux fût-il, ne relève pas de la posture, mais d'un profond mal de vivre. Toute son œuvre en témoigne, sa correspondance aussi, comme en ce printemps 1907 qui le voit convalescent dans le sud de la France en raison, écrit-il à Gross, d'"un congé de trois mois pour cause de fatigue cérébrale". Exercice d'une implacable lucidité, au style aussi fluide que dépouillé, *Mon Suicide* passe en revue, avec l'humour subtil et faussement désinvolte des grands désespérés, toutes les raisons pour lesquelles Roorda tire le rideau... et une balle définitive.

Roorda s'y décrit comme imprévoyant, épuisé, totalement à bout de forces, et d'une insigne faiblesse devant les dispendieux plaisirs de la table, tant célébrés dans ses chroniques : "Heureux sont ceux qui ont un mauvais estomac, car ils seront vertueux." Il y évoque les illusions perdues, son éducation par de "généreux utopistes" qui l'ont convaincu de préparer "le bonheur de l'humanité". Il s'y dépeint comme un naïf inadapté à

“notre monde de négociants et de financiers”. Fidèle à ses convictions : “la perspective d’un État socialiste bien organisé, où l’individu jouirait de la sécurité matérielle, ne me déplairait pas du tout.” Mais, en bon épicurien, il redoute l’avènement du “macaroni *social et sans fromage*”. “J’aime énormément le vin”, confesse l’amateur de grands crus, qui s’est toujours montré prêt à tout sacrifier pour la bonne chère. “Quand on me parle des Intérêts Supérieurs de l’Humanité, je ne comprends pas. Mais j’aime le râble de chevreuil et le vieux bourgogne.” Victime d’un insatiable “appétit de riche” sans doute insuffisamment nourri par une vaine “intelligence de luxe”, Roorda déplore en lui un “vice de construction”, une inadaptation chronique exacerbée par l’approche de la vieillesse et l’obsession “des desirs qui ont perdu leur raison d’être”, irrépressibles autant que ridicules quand ils se tournent vers la beauté de la jeunesse. “Si j’avais créé le monde, j’aurais mis l’amour à la fin de la vie. Les êtres auraient été soutenus, jusqu’au bout, par une espérance confuse et prodigieuse.” Car de l’amour il est aussi beaucoup question dans ces lignes ultimes, où Roorda tend un voile de pudeur supplémentaire pour aborder un sujet très intime, celui du couple et du mariage, qui “peut être une chose atroce”. Il s’y attarde encore, amer, dans la dernière chronique, posthume, que nous publions ici et y revient longuement et par deux fois dans *Mon Suicide*, par le biais d’un interlocuteur virtuel, “Philippe”, qui apparaît également dans les chroniques. Faut-il souligner que Philippe est le deuxième prénom de Roorda, hérité d’un oncle paternel ? “Son goût très vif pour la spéculation philosophique fait de lui un distrait qui ne s’occupe pas beaucoup des êtres au milieu desquels il vit.” Reproche que Roorda s’adresse par ailleurs à lui-même. Philippe s’est marié vingt-cinq ans plus tôt, soit à peu près à la même époque que Roorda qui épouse Émilie Ragozzi – dite Lili – en juillet 1898, union dont naîtront deux filles qui, l’heure de la vieillesse venue, mettront elles-mêmes un terme à leurs souffrances. Amateur de Porto comme Henri, Philippe évoque une compagne exemplaire, délaissée et souffrant depuis le début “de la solitude du mariage”. Il a pour elle une profonde admiration mais tout dialogue est irrémédiablement rompu. Il fuit chaque jour pour s’en aller “demander les apparences de la tendresse” à une jeune femme. Amour humiliant – “je pourrais être son père” – et “condamné par les honnêtes gens”... Doit-on, dans ces lignes poignantes qui tiennent de l’aveu et de la demande de pardon, voir un ultime hommage à l’épouse négligée ?

En m’en allant, j’abandonne le compagnon-victime qui, durant tout le voyage que nous avons fait ensemble, a toujours porté mon sac. On s’habitue très vite à la générosité de son compagnon. Il doit y en avoir beaucoup de ces